

EPISODE 5 « J'ai marché sous les pierres »

LA MEMOIRE DE LA TOMBE

Marine Auriol

Prologue

Aujourd'hui, je suis morte encore. Je meurs depuis 700 ans. Ça devient une habitude. Une de celle qu'on finit par aimer. Comme se laver les dents et voir sa gencive rouge d'avoir connu la brosse. Comme écouter les gens qui vous parlent des histoires des autres. Comme danser debout sur ses pieds les soirs de pleine lune. Comme raconter des histoires aux petites filles trop malines pour ne pas comprendre qu'on leur parle toujours d'aujourd'hui quand on commence par « il était une fois ». Comme le bruit dans nos oreilles qui étouffe le son du monde. Comme le souvenir d'un corps qu'on ressasse en remontant la couverture, seule dans son lit de fiancée délaissée. Comme la terre sous les ongles d'avoir creusé son trou. J'ai l'habitude de mourir. Je connais par coeur le dernier souffle qui s'échappe des poumons, la dernière tâche rouge sur les pommettes, l'oeil qui brille de retrouver bientôt le monde à son début. Attention, Mesdames et Messieurs, je meurs. Attention, attention, je ne ferais plus qu'un avec la terre dans laquelle vous allez m'ensevelir. Ladies and Gentlemen, le monde recommence toujours à tourner. Il fait un tour sur lui-même et revient au commencement. Alors je peux bien mourir encore pour la énième fois. Moi aussi j'aime les pirouettes. La tête qui part en premier et qui cherche déjà son point d'origine. De l'autre côté de son autre épaule. Le monde meurt tous les soirs, moi, je meurs toutes mes vies. Welcome, welcome, welcome. Approchez-vous pour recevoir mes derniers mots, volontés ou insultes. A chaque fois, je meurs, à chaque fois je parle, à chaque fois je finis. Je vis comme je meurs, je meurs comme je nais, je nais toujours dans chacune des journées et des nuits que le monde s'évertue à oublier derrière lui.

On m'a tuée plusieurs fois. Parfois j'ai laissé faire ce que je ne pouvais changer. D'autres fois, la mort s'est présentée comme une vieille amie. Sans s'annoncer, sans frapper à ma porte, elle m'a prise dans ses bras. Regardez, approchez, c'est Léone qui meurt pour la millième fois. Aujourd'hui, je meurs encore. Demain, je recommencerai. Un jour, c'est vous qui ne pourrez pas vous empêcher de mourir. Moi, je serais là-haut, sur mon île, à contempler l'eau pour noyer tout ça. Quand vous

serez tous morts avant moi et que je serai seule, j'arrêterais peut-être le dernier souffle au bord de mes lèvres que mes poumons voudraient cracher, je cacherais la fièvre de mes joues, mon oeil ne brillera pas parce qu'il n'y aura plus rien à retrouver. Le monde n'aura plus de début et je n'aurai plus de fin. Un jour, peut-être, je ne mourrais plus. Un jour peut-être.

Petite mort

La première fois, je ne voulais pas. Je n'ai rien décidé. Je me suis laissée faire pour voir comment c'était. Il faut bien commencer un jour. Alors pourquoi pas comme ça, en laissant faire ceux qui veulent, ceux qui savent, ceux qui ont choisi pour moi. J'étais peut-être prête à faire le grand saut. J'étais peut-être prête à contempler le vide. Ce grand vide pour mon grand saut. Ma chair ne le réclamait pas. Je n'avais pas encore ce feu qui brûle dans les entrailles et qui remonte jusqu'aux pommettes parce qu'il doit bien sortir quelque part. La première fois. Ma première fois. Ils imaginaient mon corps à demi nu qu'ils avaient tous désiré. Ce corps de femme qui s'insinuait en eux les nuits où allongés près de leurs épouses crasseuses, ils contemplaient leur sexe mou. Les nuits de pleine lune sans désir qui obsédaient les hommes des fermes aux alentours. Combien de fois sont-ils sortis de la chaleur froide du lit conjugal pour observer par la fenêtre et espérer me voir passer entre les arbres ? corps jeune et ferme à portée de doigts, corps doux et chaud qu'ils auraient pu prendre là, sans que personne ne le sache, sur l'herbe humide de la nuit noire. Elle aurait crié mais personne n'aurait rien entendu. Ici, personne n'entend jamais rien, la nuit. Un cri de femme violentée est un hurlement de loup. S'en inquiéter serait admettre que le danger rôde autour d'eux. En eux. Accepter la part d'ombre. Celle qu'on soigne à coup de Pater Noster. Celle qu'on confesse à l'abbé dans l'obscurité du confessionnal. Celle qui s'endort quand les feux sont couverts, quand la veillée s'achève où tous ensemble ils l'ont éloignée en se racontant les histoires de toujours. Dormir pour ne pas désirer. Dormir pour ne pas céder. Dormir pour domestiquer la nuit. Ils croient tous que le diable n'a pas de prise sur la chair quand l'âme s'oublie dans le sommeil. Hommes crédules...

Moi j'avais le mal chevillé à la peau pour courir comme ça de la tombée du jour au réveil du matin. Moi, j'appelais la chair à ma chair, je hurlais à la mort et je réveillais les sexes endormis. J'étais le danger qui rôde autour d'eux. En eux. La fiancée du diable. Libre d'accepter le mal. Je devais jeter mes pauvres haillons dans le feu et danser nue jusqu'à l'épuisement total. Accueillir en mon sein les coupables pulsions. Recevoir leur honte au fond de moi. Avaler leurs frustrations et la laisser couler dans ma gorge. Je devais respirer le parfum salé de leurs peaux pendant qu'ils dormaient. Je les tourmentais la nuit. Je les tourmentais, le jour aussi. J'étais celle en qui tous les péchés se libéraient. Trop libre d'être fille, je mourrais d'être femme.

Ma première fois, ils l'ont choisie. Les raisons ne manquaient pas. Une seule a suffi. L'enfant mort est un symbole. On leur a tué de la chair à canon, de la chair à labours, de la chair innocente. On leur a tué le futur. Qu'il est facile alors d'oublier le passé qui nous y a amené. Oublier le désir, le sexe, le diable, la part d'ombre. Se concentrer uniquement sur les conséquences, annihiler les causes dans l'espérance. Leur rédemption passerait par mon corps. Leurs désirs se consumeraient avec ma chair noire, ma peau craquelée par le feu. L'odeur du sexe serait masquée par celle du cochon grillé. Pendre d'abord pour se rassurer. Le sperme des pendus fait fleurir la mandragore, la sorcière n'a pas cette chance de voir percer la terre d'un peu d'elle-même.

J'ai pu m'enfuir. La nuit d'avant. J'ai couru jusqu'en haut du Balduc. Ils ne m'auront pas. Je ne crèverai pas pour enterrer la honte de tous les autres. Je ne mourrai pas ce soir. Je ne mourrai pas. Jamais.

Je contemple le vide. Je regarde poindre le soleil nourrisson. Mon coeur explose dans ma poitrine. Derrière moi, j'entends gronder la foule. Ils accourent de partout, ils agrippent à pleine main les branches, les pierres, les pioches. Face à moi le grand vide, prêt pour mon grand saut. Ils se rapprochent. Les femmes, j'entends les femmes. Elles ne me laisseront pas sauter dans mon grand vide. Elles veulent me voir brûler pour que le désir de leurs hommes s'envole en fumée. Ils sont si proches. Je devine les yeux fous, leurs ongles sales enfoncés dans leurs paumes. Je les sens se rapprocher dans mon dos, m'entourer et je contemple le vide. Ils sont là, serrés les uns contre les autres pour que je ne puisse pas m'échapper. Il ne leur faudra qu'une minute pour me prendre et me pendre. Il ne me faudra qu'une minute pour les en empêcher. Le vide. Le vide. Le vide. Ils ont tellement besoin que je meurs.

Alors je meurs ?

Elle est morte ? elle est morte ? brûlons-la avant qu'elle ne revienne ? sorcière, sorcière, sorcière. C'est le vent ? C'est le diable ? Brûlons-la, brûlons-la. Du bois, entassez du bois. Sorcière, sorcière, sorcière. Du bois, du bois, du bois. Elle va revenir. Brûlons-la. Brûlez-la. Elle est morte ? Bien morte ?

Un temps pour mourir

Léone – Fais pas ça.

L'homme – Tu ne sentiras rien.

Léone - Qu'est-ce que tu en sais ? Toi tu es déjà mort ?

L'homme – ça peut pas faire de mal. C'est une libération de mourir. Tout le monde le dit.

Léone – Tous les vivants. Toi tu as déjà vu un mort revenir pour raconter que c'est une libération ?

L'homme – Personne n'est jamais revenu pour dire que c'était des conneries, non plus.

Léone – Moi, je te le dis. C'est des conneries.

L'homme – Parce que toi tu es déjà morte ?

Léone – Et qu'est-ce que tu crois que je fais depuis tout ce temps ?

L'homme – Raconte pas de connerie.

Léone – T'approche pas.

L'homme – Allez ça ira vite.

Léone – Mais non, ça ne va pas vite. C'est n'importe quoi. C'est le moment le plus long de la vie. Tout ce temps qui passe. Ça dure une éternité.

L'homme – Et c'est pas mieux que ce que tu vis ?

Léone – Tu n'imagines pas le temps que ça met de mourir. Le souffle qui s'éteint, le coeur qui ralentit, les doigts qui se crispent, l'abdomen qui se contracte. Tout se tend avant de se relâcher comme si on espérait que ça retiendrait un peu la vie en soi. Tu te souviens de Jean-Pierre ?

L'homme – Le fils Toulouse ? Pourquoi tu parles de lui alors que tu vas mourir ?

Léone – Tu y étais, ce jour-là, au moulin ? Quand Issarte l'a tué ?

L'homme – On y était tous.

Léone – Toi tu essayais d'empêcher le vieux de tirer. Aujourd'hui c'est toi qui tiens le fusil.

L'homme – Je n'allais pas laisser tuer un homme pour de l'eau.

Léone – Et tu préfères tuer une femme pour l'expérience.

L'homme – Si je te tue, c'est pour que personne ne sache.

Léone – Tu n'as vraiment rien compris.

L'homme – Ça te fera taire. Tu n'écriras plus rien.

Léone – J'écris mieux une fois morte.

L'homme – C'est des conneries.

Léone – Tu verras bien !

L'homme – Les morts ça n'écrit pas, ça parle pas, ça se tait et ça s'oublie.

Léone – Parce qu'on a oublié Jean-Pierre ? On n'a jamais autant parlé de lui que depuis ce jour-là. Tous les jours on en parle. On parle toujours plus des morts que des vivants, ici. C'est une habitude de cette terre. Peut-être même de toutes les terres. Parce qu'on marche sur les morts qu'on enterre. Parce que notre terre se nourrit de nos corps.

L'homme – Tais-toi et dépêche-toi de mourir.

Léone – Tu n'écoutes pas. Ça prend du temps de mourir. Je le sais, moi. Jean-Pierre Toulouse l'a su. Il a eu le temps de voir le canon béant du fusil face à lui, il a entendu le petit clic de la détonation, il a vu jaillir la gerbe de plombs, il les a observés dans leur course folle vers sa poitrine, il a senti la brûlure en avance. Puis les a pris en plein coeur, déjà il savait qu'ils apportaient sa mort avec eux. Il a jeté un regard à son père pour s'assurer qu'il allait bien. Le vieil homme n'a pas su que dans la tête de Jean-Pierre à ce moment-là il y avait l'angoisse de le voir mort aussi. Les morts en sursis ont toujours plus peur pour les autres que pour eux. On ne voit pas sa vie défiler, on voit celles des autres à venir. Celle sans nous. On voit bien mieux l'avenir quand la fin est à portée de fusil.

L'homme – Alors ?

Léone – Alors quoi ?

L'homme – Comment tu le vois, mon avenir ?

Léone – T'approche pas.

L'homme – Allez, petite morte en sursis, raconte-moi.

Léone – Laisse-moi.

L'homme – Je me remarierai ? J'aurai d'autres enfants ? Des fils ? La vie sera belle, hein ? et c'est pour ça que tu ne veux rien dire. C'est pour ça que tu ne veux pas mourir ? Tu ne veux pas me voir heureux. Allez, viens plus près que je te tue une bonne fois.

Léone – Tu seras seul, vieux et pauvre.

L'homme – Non, je serai heureux.

Léone – Sans moi, tu ne seras plus rien. Tout le monde t'oubliera. Tu seras vivant mais mort pour tout le monde. Et moi, complètement en poussière, je serai toujours plus vivante que toi !

L'homme – Tais-toi ou je tire !

Léone – Tire, s'il te plaît. Tu veux ma mort, elle sera ton cercueil. J'expirerai ta propre fin. Mes dernières contractions emprisonneront ta vie dans mon corps. On me mettra en terre, c'est toi qui suffoqueras dans la tombe.

L'homme – Crève !

Léone – Toi aussi.

(Coup de fusil)

Qui est mort maintenant ? Qui n'est plus qu'un cadavre ? Qui n'a plus d'avenir et qui a en a un ? Qui ? Tu es morte. Bien morte ?

Naître

Aarrgh... Veut pas sortir ? Veut pas affronter le monde ? Veut pas me foutre la paix ? Veut pas ? veut pas ? Tu m'arraches les tripes. Tu me déchires le gros intestin. Mais qu'est-ce que tu fous là ? Dans mon gros intestin ? Qu'est-ce que tu fous dans mes tripes ? Tu remontes ? Tu cherches à remonter. A te carrer là, juste sous mon plexus et y rester ? Un couteau. Un bon coup de couteau au niveau du nombril et t'extirper de là. T'attraper par un pied et tirer, tirer, tirer. Aarrgh... Veut pas sentir l'air frais ? Veut rester au chaud ? Tout le monde veut rester au chaud toujours . Protégé, à l'abri. Toute ta vie, tu voudras ça. Comme tout le monde. Toute ta vie, tu voudras retrouver la chaleur de mon ventre. Mais pour vouloir retrouver, il faut accepter de perdre. Alors, sors de là ou j'attrape le couteau. Aarrgh... Veut pas ? veut pas ? veut pas ? Tu es bien l'enfant de ton père, toi. La même douleur pour te faire entrer dans

mon ventre que pour t'en faire sortir. La même déchirure à l'intérieur. Le même égoïsme à vouloir faire de moi un réceptacle. Autre chose qu'une femme.

Veut pas sortir ? Tu veux que je sois ta tombe ? Qu'on meurt toutes les deux ? Ma fille, je te ferai sortir, même si je dois mourir. Regarde, j'attrape le couteau. Regarde dans ma main, la lame qui brille de toutes les flammes des bougies qui s'y reflètent. Je vais me le planter là, juste sous le nombril et je t'attraperai le pied. Je te tirerai le pied et si je meurs en te sauvant la vie, je me sentirai enfin mère. Ton premier cri sera mon dernier râle. Ma vie s'échappera dans la tienne. Je vivrai en toi, ma fille, comme toutes les mères avant moi. Souviens-toi des femmes qui enfantent. Je t'arrache à mon corps pour que tu m'absorbes. Mes boyaux, tes petites mains les serrent si fort qu'ils se dissoudront par les pores de ta peau. Tes pieds s'enroulent autour de mes artères pour m'empêcher de les trouver. Si tu avais des dents, tu les planterais de toutes tes forces dans mon foie. Tu sais que désormais si tu sors, je meurs. Mais si tu restes là, l'avenir n'existe plus. Ton avenir prend corps dans le mien. Ma tendre enfant, pour mourir, j'ai besoin que tu vives et pour que tu vives, j'ai besoin de mourir. Es-tu prête ? Je rapproche le couteau. Tu te recroquevilles près de mon estomac. Je pose la pointe sur mon nombril. Un seul bouton à faire sauter et ton pied à récupérer. Tirer, tirer, tirer. J'enfonce, j'appuie, la lame entaille la chair. Je t'entends pleurer en moi à moins que ce ne soient mes propres gémissements. Nos cris seront toujours semblables. Le couteau pénètre plus loin. Le sang gicle autour de moi, il s'échappe de la plaie béante qui me barre le ventre. J'enfonce encore. Tu te fais toute petite mais je vais te trouver. J'abandonne le couteau dans le magma visqueux de viscères qui serpentent hors de moi. Je plonge le bras jusqu'au coude et je fouille dans mon corps à la recherche du tien.

Je te tiens.

Tirer, tirer, tirer. T'arracher à ma mort en te donnant la vie. Rappelle-toi ce moment. Il fera peut-être de toi ce que tu seras plus tard. Tirer, tirer, tirer. Des deux mains, je te sors de mon corps encore chaud de laisser la vie s'échapper. Ta vie et la mienne s'échappent de mon corps. Tu te mets à hurler. Moi aussi. Ta douleur et la mienne seront toujours semblables. Mon enfant. Nos larmes se mêlent à mon sang. Mes dernières forces, je te les donne. Je te serre contre mon coeur à nu. Tes sanglots s'évanouissent avec ses battements.

Tu ne pleures plus. Il ne bat plus.

Arrachez-lui l'enfant des bras ! Il n'y a plus rien à faire ? Docteur ? Comment va l'enfant. C'est une fille. Elle est morte. Bien morte ? Elle a bougé ? C'est l'enfant. Morte ? Bien morte ?

Evasion

(Des femmes sont debout devant du grillage. Gemma, toute petite, devant ses grands dos qui l'empêchent de voir essaye de les pousser pour passer)

Gemma *(hurlant)* –LEOOoooo !

Une femme – Arrêtez-la !

Gemma – LEOoooo !

Une femme – Arrêtez l'enfant !

(Gemma se faufile entre les jambes des femmes et parvient à leur passer devant)

Gemma – Leo... ?

Une femme – C'est trop tard...

(Un tas de chiffons sales, chaussures, valises, prothèses, peut-être un corps. Gemma se précipite dessus et commence à grimper)

Gemma – Leo, donde estas ? responde-me. Pardon. Je sais, en français, Leo. Tu es où ? réponds moi. Entonces, tu l'as fait... l'évasion, Leo. Tu le disais que tu le ferais. J'ai dormi longtemps comme tu as demandé. J'ai pas fait de bruit. Tu es partie ? Ahora, tu es où ? Ahora, je suis ici, moi. Qui va parler le français ? Qui va raconter les histoires ? Qui va chanter les chansons ? Et les pièces de théâtre, Leo ? Moi, je croyais, la fuga, la vraie. Partir ailleurs. Le corps, la tête, le cœur, loin d'ici. Et la seule chose qui reste, c'est le souvenir. ¿Donde estas, Leo ?

(Gemma se met à farfouiller dans la montagne de vêtements, chaussures, valises...)

Une femme – Arrêtez-la.

Une femme – Elle ne doit pas savoir.

(les femmes s'approchent pour empoigner Gemma qui continue de fouiller)

Gemma – Touchez pas, vous. Touchez pas. Approchez, je vous tue.

¡ OS MATO ! ¿oís ? Je veux pas...

(Gemma essaye d'embrasser tous les objets dans ses petits bras)

Leo, Leo, je vais chanter pour toi. Et parler le français et les pièces de théâtre. Raconter des histoires, Leo. Et puis m'échapper aussi. Et puis vivre. Tu sais, Leo ? Je resterai peut-être un peu, ici. Chez toi. Ils ne m'attraperont pas. Je me cacherai. Je mangerai les truites. J'irai sur le Balduc, là où tout a commencé. Tu crois que tout finira là aussi ? Je trouverai la petite chapelle tout en haut et je m'y cacherai. Parfois, j'irai voir en bas ce qui se passe ? Toi aussi, Leo, tu viendras en bas voir ce qui se passe ? Quand je serai en bas, j'observerai les gens. Ils ne me verront pas. Et pourtant, ils ne pourront pas s'empêcher de regarder par-dessus leur épaule. La nuit, je trouverai un arbre ou une grange ou un trou. On peut se cacher dans un trou. Un trou pour dormir aussi. Un trou para soñar. Rêver du Luxembourg. Tu crois que je verrais Séraphin, Leo ? Il est déjà parti au Luxembourg, lui. Lo sé, Leo, pas Séraphin, Célestin ! Lo sé. Et toi, Leo, tu sais pourquoi on met les cadavres dans des trous ? les gens disent qu'on se met à pourrir dans le trou. Qu'on devient tout mou et tout liquide. On dit qu'on part en poussière. Un trou pour pas voir qu'on n'est que du fumier. Pour oublier. Moi je ne t'oublierai pas, Leo. Même dans ton trou et dans le mien. Je rêverai à toi, Leo. Je rêverai en français pour toi, Leo. Je rêverai des histoires et des pièces de théâtre, je rêverai des souvenirs, dans mon trou. Comme toi. On ne pourrira pas dans nos trous. Célestin ne pourrit pas. Toi et moi, non plus. J'enterrerai quelques histoires avec nous, Leo. On peut cacher nos histoires. On peut cacher de la vie dans les trous. Elle ne pourrit pas. Elle se repose. Toi, Leo, tu te reposeras aussi ? Tu as vécu trop de vies ? La fuga, Leo, ailleurs, loin. Pour oublier ce qu'on a enterré ici. Tu crois que quelqu'un déterrera tout ça, un jour ? Les

histoires qui se reposent ? Célestin, toi et moi un jour aussi. Que quelqu'un nous montrera aux autres ? Leo ? Leo ? Leo ?

(Gemma fouille plus loin dans le tas mais il n'y a déjà plus rien, que le trou qu'elle a creusé)

La fuga, Leo. C'est ce que tu disais. Tu ne peux pas mourir, Leo. On ne meurt pas quand on a toutes ces vies. On ne meurt pas quand on raconte toutes ses vies. Leo ?

Poussez l'enfant. Regardez ! Tu l'as vu ? Où est-elle ? Elle n'est pas morte ? Bien morte ?

Comment mourir une bonne fois ?

On ne peut pas dire que je n'ai pas essayé. Toutes les morts possibles. Celui qui dit que je n'ai pas essayé n'a qu'à faire mieux. Il n'y a qu'une chose qu'on est obligé de faire tous. Mourir. Et moi plus que tout le monde. Je peux faire une liste.

Je suis morte pour les autres, morte d'amour, de haine, de faim, de froid. Je suis morte par bêtise, celle des autres et la mienne. J'ai pris des balles de toutes sortes, revolver, pistolet, fusil, AK47, Usi, mitraillette, Browning M2, Kalachnikov RPK et RPK 74, MK21, 23, et même MK MG 36, Smith et Wesson, Luger P08, Ruger, Desert Eagle, Sig P210, MG M. 07, Saco M60, Beretta, Glock 17, Glock 18, Glock 19, Glock 21, Glock 25, Glock 39, Tokarev. J'ai pris toutes les balles possibles. Et puis des coups de couteau, baïonnette, sabre, épée, katana, poignard, couteau à beurre, à écailler, à désosser, lame commando, crantée, canif, cran d'arrêt. Couteau d'office, couteau à pain, couteau à viande, à fromage, à pamplemousse, à poisson. Couteau suisse, Santoku, Opinel, Laguiole, Douk Douk, machette. Coup de machette, de bowie ou de buck... J'ai avalé des trucs aussi. Arsenic, cyanure, phénol, batrachotoxine, curare, muscarine, ricine, tétraodontoxine, paraquat, colchicine, carbamates, chloroquine, digitaline, théophylline... Des champignons aussi, amanites phalloïdes, printanières, vireuses, decipiens, bisporigera, ocreata, muscarina, rubescens, pantherina, galère marginée, clithocybe de l'olivier, candicans, cerussata, dealbata, phyllophila, rivulosa, inocybe fastigiata, geophylla, cincinnata,

bolets de satan, lépiote brune, helveola, josserandii, subincarnata, pholiotina filaris, cortinaire couleur de roucou ou des montagnes, cortinaire citron, cortinaire très élégant, gyromitre... Je suis tombée. De haut, d'un toit, d'une colline, d'un causse, du Truch, sur d'autres. Tombée dans les pommes, les poires, les prunes, tombée de sommeil, de fatigue, de désespoir, tombée dans un trou, sur os, tombée sur la tête, tombée dans la neige, tombée des nues, cul par dessus tête, tombée malade. Je suis tombée. On ne peut pas dire que je n'ai pas essayé.

Il me reste encore une chance de mourir une bonne fois. Aujourd'hui, je vais mourir noyée. Aujourd'hui lundi 17 novembre 2003, je me noye. Décision irrévocable. Je termine là. A côté de Saint-Etienne-du-Valdonnez, je m'arrête pour souffler. J'approche de mon dernier souffle, j'approche de mon dernier air. Je vais me noyer. C'est décidé. Lundi 17 novembre 2003, je me noyerai dans le Bramont.

Je laisse le monde derrière moi en poussant les branches mortes des arbres qui me cachent ma tombe liquide. Les brindilles craquent sous mes pieds. Je suis décidée. Il faut bien en finir un jour et ce lundi de novembre est parfait pour ça. Je ferme les yeux quand j'approche de ma fin. Je m'agenouille en paix. J'étends mes bras. J'accueille ma fin. Je tombe...

Jingle radio locale

« Une nouvelle surprenante a réveillé nos concitoyens ce matin. Le Bramont est à sec. Ce cours d'eau qui prend sa source au Roc des Laubies sur le Mont Lozère à 1518 mètres d'altitude... »

Elle n'est pas morte ? Bien morte ? Elle nest pas morte ? Bien morte ? Elle n'est pas morte ? Bien morte ?

Absurdité d'une fin ou épilogue

Je suis vieille et ridée. J'ai fait le tour du monde. Je suis toujours revenue là. J'ai toujours cru qu'ailleurs il y aurait quelque chose. Certains rêvent de Luxembourg. Ironont-ils jamais ? D'autres disent que la mort est un voyage. Je n'ai jamais su quoi mettre dans cette valise là.

Il y a des morts absurdes qu'on ne raconte pas. Mais y a-t-il des morts qui ont un sens ? Et des vies ? Peut-être qu'une mort a un sens quand elle met fin à une vie

absurde. Une vie qui se répète est-elle absurde ? Ma vie l'est-elle ? Je suis vieille et ridée. Ai-je accompli quoi que ce soit ?

Je suis triste ce soir de mourir. Peut-être pour la première fois. Elles vont me manquer, mes images de pays désolé. Mes terres arides. Le vent qui nous empêche d'avancer jusqu'au bord des Bondons. Le ciel qui pèse sur le Balduc. Il a sur ses épaules le poids du monde d'en haut.

Je suis triste à en mourir. Et ça tombe plutôt bien. Il est tard, je suis seule, je suis triste. Comme si je recevais en moi toute la solitude du Causse. Je suis immense à l'intérieur. Assez immense pour avaler tout le silence de mon pays. J'y laisserai de la place pour du bruit. Celui du monde qui se rapproche. Celui du monde qui cherche à s'en saisir. Il est en embuscade, tout près. Personne ne l'a vu venir mais il est là. Personne n'a fait attention à lui. Il s'est approché à pas de loup, sans s'annoncer. Et maintenant il est là. Le monde qui avait épargné notre pays pendant des milliers d'années.

Je suis morte. Décédée. En bière, en terre, en haut. Morte de tristesse. Le chagrin m'a noyé à l'intérieur. J'ai senti l'eau monter. J'ai senti qu'il recouvrait tout en moi, les organes et puis les souvenirs. Ceux qui n'ont pas eu le temps de sortir avant de finir tout gondolé par les larmes. J'ai laissé l'eau monter.

J'ai toujours découvert le monde face à ma mort. Le soleil n'a plus la même couleur, le vent sent autre chose, l'herbe craque autrement sous mon pied. On ouvre mieux les yeux quand on s'apprête à les fermer pour toujours.

J'ai plus de souvenirs que la plupart des hommes. J'ai amassé tellement d'horreurs que la mort paraît douce. Je compte les heures que j'ai passé à mourir, je compte le temps où je ne respirais plus. J'ai plus d'âmes en moi que le monde n'en comptera jamais.

J'ai perdu trop de temps à lutter. Il n'est plus l'heure d'être une autre, plus l'heure de montrer son masque en prétendant que c'est un visage. Je suis face à mon être nu. Mon être nu vous regarde. Je suis ce corps sans armure qu'on ne peut plus blesser tellement il a souffert. J'ai connu toutes les douleurs. Je suis la femme perdue dans vos regards absents. Regardez ce corps nu qui s'éveille à la vie parce que la fin est proche.

Quand je meurs, je m'envole. Vous ne me croyez pas ? Et pourtant je m'envole. Regardez vos pieds, ils ont quitté le sol. Vous volez avec moi, même si vous ne me croyez pas. Nous survolons les cimes, au dessus des maisons. Regardez, vous allez

bientôt voir la vôtre. D'ici, on ne dirait pas que cette terre est remuée. D'ici tout est plat. Les yeux du Balduc ne peuvent pas nous voir. Nous survolons sa calvitie. Le Balduc a le crâne tout plat. Le vent souffle et nous porte. Nous suivons les courants. L'air froid et piquant soutient nos maigres ailes. Je ne suis pas sorcière mais rêveuse. Je ne suis pas morte, je m'enfuis. Le monde a-t-il besoin de moi ? Avez-vous besoin de moi ? de mes histoires ? Si je meurs à chaque fois, c'est pour vous. Nourrissez-vous de mes cadavres, offrez leur les tombes que je mérite. Un autre corps fragile, recyclable. Nous partons en morceaux avant d'être en poussière. Je suis une part de vous. Je suis vous.

Si je m'envole ici, vous volez avec moi. Je sens le vent qui pique, vous le sentez aussi. Si je meurs, vous mourrez le temps que la lumière disparaisse et que les projecteurs s'éteignent. Au salut, nous serons sauvés. A nouveau vivant. Moi morceau de vous, vous, plein de moi. Vous m'emporterez avec vous, plus loin, plus tard. Quand vous vous souviendrez, j'existerai à nouveau. Si l'éternité des souvenirs qui se transmettent est preuve de magie, alors je suis sorcière. La mémoire de mes vies s'envolera avec vous.

FIN.